

Le jour où j'ai décidé de m'appeler Anne, c'était au lycée et j'entrais en seconde. Ce jour-là j'ai tué Sélima. Martine, qui redoublait, s'est assise à côté de moi parce que j'avais l'air sérieux. Elle m'a tout de suite demandée:

- Et toi, comment tu t'appelles ?

J'ai répondu sans hésiter:

- Anne, Anne Jellond.

Pour moi-même j'ai répondu „Anne, Anne, Anne...” une bonne dizaine de fois. J'étais contente, tout à fait contente.

Je venais d'être admise en seconde. Grâce a mes profs du CES Langevin, qui avaient eu le temps de s'apercevoir que les élèves comme moi, il faut les chercher à la loupe. Ce type d'élève qu'on a dans la poche le premier jour, d'un seul coup d'oeil, qu'on appelle en salle des profs «une élève sérieuse». «Élève sérieuse», c'est ce qui a caractérisé ma vie scolaire.

Mon père était très fier quand il lisait les déclarations du conseil d'orientation. Moi aussi. «Sélima est une élève extrêmement consciencieuse, sérieuse, certainement intelligente, mais handicapée par une grande difficulté orale et écrite.» Et pour pouvoir me payer des leçons d'expression orale et écrite, mon père a fait des heures supplémentaires sur son chantier. Il ne savait pas lire entre les lignes; moi non plus. Comme mes profs avaient dû s'admirer! Mon passage en seconde a dû être une récompense pour eux. Mais ça n'est pas venu d'un coup. J'ai eu par exemple en quatrième, un prof de français qui m'expliquait:

- Selima, ma petite, il faut oublier votre langue maternelle quand vous entrez en classe. Certes, c'est une belle langue! Mais pensez à un gâteau, une tarte par exemple, où on remplacerait le sucre par du sel... Elle aurait un goût détestable, n'est-ce pas?...Imaginez donc que le français est une tarte. Utilisez du sucre et non du sel ... Vous lui trouverez un goût merveilleux et vous n'en voudrez plus d'autre! Moi, je répondais „oui, oui“ sans bien comprendre. À la fin de l'année, je ne confondais plus le présent et le futur comme en arabe, et je plaçais mes adjectifs à peu près correctement.

Mais comme on ne peut pas tout savoir du premier coup, mon vocabulaire est resté pauvre. Parce que dans nos HLM, quand on discute, on se sert plutôt des images de la langue maternelle

... Je connais comme ça des tas d'images en arabe, en portugais, en italien.

**Die Ich-Erzählerin Sélima beschreibt ihr Leben in der Cité in Pierrefont, einem arabisch geprägten Viertel von Marseille. Es ist der Versuch, sich zwischen französischer und algerischer Gesellschaft zurechtzufinden. Das junge Mädchen beschließt, sich Anne zu nennen und ihre algerische Identität zu verdrängen. Doch dann begibt Sélima sich in Algier auf die Suche nach ihren Wurzeln. Dabei macht sie die schmerzhaft Erfahrung, zwischen zwei Kulturen zu leben und sich in beiden als Fremde zu fühlen.**

Der vorliegende (vereinfachte) Text ist der Anfang des Romans von Marie Féraud. Eine geeignete Lektüre am Ende des dritten Lernjahres Französisch.

Pourtant, le jour où j'ai commencé à remarquer les fautes de grammaire chez les autres enfants immigrés de la cité où j'habite, je me suis crue sauvée. La plupart des enfants s'en moquaient. Djawed par exemple - je parle de lui parce qu'il tient une place importante dans cette histoire - Djawed, c'était le plus fou de tous, et mon aîné de deux ans.

Pour fêter ses seize ans, lui et sa bande ont démolé leur classe, tout, les portes et même les murs. Il a fallu une semaine pour réparer tout. Ce jour-la, à la sortie des cours, après le passage des flics, ils sont revenus insulter les profs en arabe. Je n'avais jamais eu honte d'être arabe, mais ce

LERNWÖRTER:	IN DEN PASSIVEN WORTSCHATZ:
<p><b>le jour où...</b> : am Tage als...</p> <p><b>le lycée</b> : das Gymnasium</p> <p><b>à côté de</b> : neben</p> <p><b>avoir l'air sérieux</b> : seriös aussehen</p> <p><b>hésiter</b> : zögern</p> <p><b>une dizaine</b> : etwa zehn</p> <p><b>grâce à</b> : dank</p> <p><b>s'apercevoir</b> : sehen, bemerken</p> <p><b>la déclaration</b> : die Erklärung</p> <p><b>le conseil</b> : der Rat</p> <p><b>consciencieux</b> : gewissenhaft</p> <p><b>handicapé</b> : behindert</p> <p><b>oral</b> : mündlich</p> <p><b>le chantier</b> : der Bauplatz</p> <p><b>admirer</b> : bewundern</p> <p><b>la récompense</b> : die Belohnung</p> <p><b>d'un coup</b> : mit einem Schlag</p> <p><b>la langue maternelle</b> : Muttersprache</p> <p><b>le goût</b> : der Geschmack</p> <p><b>détester</b> : verabscheuen</p> <p><b>la tarte</b> : (Obst)kuchen</p> <p><b>confondre</b> : verwechseln</p> <p><b>se moquer de</b> : spotten über</p> <p><b>l'aîné</b> : der Ältere, der Älteste</p>	<p><b>redoubler</b> : die Klasse wiederholen</p> <p><b>être admise</b> : aufgenommen werden</p> <p><b>un CES</b> : un collège (Mittelschule)</p> <p><b>les heures supplémentaires</b> : Überstunden</p> <p><b>lire entre les lignes</b> : zwischen den Zeilen lesen</p> <p><b>le passage</b> : der Übertritt (in eine höhere Schule)</p> <p><b>certes</b> : gewiss</p> <p><b>HLM</b> (habitation à loyer modéré) : Sozialwohnung</p> <p><b>l'image</b> : Metapher (Sprachelement)</p>

jour-la, oui. La rage m'a prise et je les ai attaqués avec une bande d'élèves français. On a protégé

les profs en attendant l'arrivée des flics.

Devant les «franquaouis» comme il dit, Djawed n'a rien dit. Mais le soir, il m'a arrêtée dans mon escalier. Il était fou de colère, et seule la peur des voisins l'a empêché de se jeter sur moi :

- Toi, tu n'es qu'une lèche-bottes ! une sale traître! ... Si tu étais un garçon, je t'écraserais la tête contre ce mur !

J'étais morte de peur, mais j'ai répondu sans trembler:

- Pauvre type! Et toi, tu n'es qu'un voyou ! Si tu m'embêtes encore une fois, je le dis à mon père et à mes frères. Laisse-moi passer! J'étais au premier étage quand je l'ai entendu crier:

- Allez, vas-y, appelle-le, ton père ! Que je lui raconte que tu es pire que les Français, plus française qu'eux ! Sale lèche-bottes !

Je suis rentrée chez moi, le coeur fou, enragée contre Djawed et sa bande. Mais ils ne pouvaient rien contre moi: mon père était arabe. Ma mère aussi. Mes frères et moi pareil ! Je me moquais de Djawed. Je ne me posais pas la question de savoir pourquoi les paroles de Djawed m'avaient fait mal à ce point. Je le haïssais.

Puis le temps a passé et je suis entrée en seconde. J'ai presque oublié Djawed et les autres. Je venais de décrocher la lune. J'étais la première Algérienne de Pierrefont qui était entrée en

seconde grâce à ma bonne tête d'enfant sage et à la compréhension extraordinaire de mon père. Je crevais d'ambition. « Tout ce que ses frères n'ont pas pu faire, la petite le fera » expliquait mon père à ma mère en arabe.

Ma mère disait « oui » de la tête en me jetant de drôles de regards. Elle, on l'avait mariée à seize ans, alors elle ne comprenait pas que mon père se soucie autant de moi. Quant à lui, il faisait encore des heures supplémentaires sur son chantier pour pouvoir payer mes leçons particulières.

Parfois, quand j'étais seule avec ma mère, je lui demandais :

- Et toi, tu es contente que je travaille à l'école ?

- Je suis contente, oui... Mais tes frères n'ont pas eu de chance... Larbi est au chômage. Et eux, ce sont des hommes !

Et elle soupirait. À certains moments, j'ai pensé qu'elle regrettait que la «chance» soit tombée sur moi et pas sur mes frères.

